

LES ORIGINES DU CHRISTIANISME SUR LA COTE ORIENTALE DE L'ADRIATIQUE*

BRANIMIR GABRIČEVIĆ

Conférence qui a eu lieu à Dubrovnik le 24. Septembre 1975 dans le cadre de l'Assemblée générale du Conseil international de la philosophie et des sciences humaines (CIPSH, Unesco — 1, Rue Miollis, Paris).

Messieurs,

Lorsque m'a été confiée la tâche - ce qui est, pour moi, un grand honneur - de parler devant vous des débuts du christianisme sur le littoral oriental de l'Adriatique, s'est aussitôt imposée à moi l'idée - d'ailleurs très connue et maintes fois exprimée que cette région méditerranéenne d'une part et, de l'autre, touchant à l'Europe centrale par son arrière-pays, a joué, au cours des siècles, le rôle d'intermédiaire entre l'Orient et l'Occident. On peut donc s'attendre, avec raison, à découvrir sur ces côtes, non seulement les traces de nombreuses influences mais aussi, souvent, des phénomènes qui - résultant du brassage de traditions autochtones et d'influences extérieures - représentent des formes spécifiques dans notre civilisation européenne. Je vais donc essayer, dans le court laps de temps qui m'est accordé, et dans le cadre du thème englobant la période paléochrétienne, de fournir quelques données que je considère importantes et qui, au moins dans une certaine mesure, satisferont votre légitime curiosité.

D'après, les données explicites contenues dans les Actes des Apôtres, les premiers messagers de l'Evangile arrivèrent sur ce littoral dès la seconde moitié du I^{er} siècle. Un peu avant sa mort, Saint Paul écrit de prison, à Rome, sa seconde épître à Timothée, dans laquelle il lui apprend que, de tous les disciples, Luc est le seul qui soit resté avec lui, alors que les autres sont allés dans diverses régions pour annoncer la Bonne Nouvelle - et, parmi eux Tite, en Dalmatie. Il semble, cependant, que l'activité envisagée de ce disciple de Paul n'a pas eu de résultats

* Na poziv što mu ga je uputio predsjednik CIPSH-a (Conseil International de la philosophie et des sciences humaines) Sir Ronald Syme (Oxford), dr Branimir Gabričević, redovni profesor Filozofskog fakulteta u Zadru, održao je ovo predavanje 24. rujna 1975. u Dubrovniku, na kolokviju u sklopu Glavne skupštine CIPSH-a. Tekst predavanja (na jeziku na kome je i održan) donosimo posebno iz razloga što sadrži neke nove podatke, odnosno neka nova gledanja na probleme o kojima je, inače, mnogo raspravljano i pisano.

marquants, du moins pas suffisamment pour qu'en Dalmatie soient fondées des communautés chrétiennes. Laissant de côté le fait que sur l'Adriatique orientale et son arrière-pays n'a été trouvée aucune trace paléochrétienne plus ancienne que la seconde moitié du III^e s., donc deux siècles après les temps apostoliques, on pourrait tirer la conclusion ci-dessus, en réalité de façon indirecte, d'après la mosaïque connue du baptistère de la Basilique de St-Jean de Latran à Rome. Sur cette mosaïque, qui date de l'an 642, sont alignés, de chaque côté de la Vierge, de Saint Pierre et de Saint Paul, les martyrs istriens et dalmates dont les reliques furent transportées à Rome, cette année-là, sur l'ordre du Pape Jean IV, originaire de Dalmatie. L'un d'eux, Venance, subit le martyre dans la seconde moitié du III^e s., et tous les autres au début du IV^e, à savoir en l'an 304, époque de la persécution de Dioclétien. Si l'Eglise avait eu sur ces côtes une tradition plus ancienne, Jean IV aurait certainement veillé à faire perpétuer cette tradition en agrandissant le cercle des personnalités représentées sur cette mosaïque. Il reste donc que le premier évêque dalmate connu fut Venance, déjà nommé, ce qui est aussi confirmé par la place d'honneur qu'il occupe sur la mosaïque en question: il est représenté immédiatement à côté de l'Apôtre Pierre. Si l'on considère l'époque de son activité missionnaire, il paraît possible qu'il y ait été envoyé de Rome, car (je cite ici Jacques Zeiller): »c'est alors que l'on voit partir de Rome un grand nombre de missions destinées à répandre la Bonne Nouvelle parmi les peuples qui l'ignoraient ou, du moins, qui ne l'avaient pas encore suffisamment entendue. On sait, par exemple, que plusieurs églises de France ont cette origine et remontent à cette période«.

Les recherches archéologiques faites à Salone, capitale de la province romaine de Dalmatie, ont mis en lumière la communauté chrétienne de cette ville du début du IV^e s. lorsqu'y ont subi le martyre l'évêque Domnius, le prêtre Astérius, le diacre Septimius et quatre soldats de la Garde Impériale. Il faut ici faire remarquer que, retournant de Rome à Nicomédie, Dioclétien s'arrêta quelque temps à Salone, probablement pour se rendre compte des progrès de la construction du Palais qu'il faisait édifier dans les environs. En même temps que les personnages susnommés fut aussi martyrisé Anastase, prosélyte chrétien, Syrien d'origine, venu d'Aquilée à Salone et, selon la légende, uniquement poussé par le désir de s'exposer personnellement et d'obtenir la palme du martyre. Ce fanatique ardent, à la tête allongée et à la barbe pointue comme le représente non seulement la mosaïque de Latran mais aussi une fresque assez antérieure de l'amphithéâtre de Salone, était de situation aisée mais, pourtant, il travaillait physiquement comme foulon. Il souhaitait ainsi vivre selon les préceptes de Saint Paul, d'après lesquels les chrétiens riches devraient aussi travailler physiquement pour, de cette façon, apporter leur contribution à l'entretien des co-religionnaires.

Si nous avons pour Venance émis, non sans prudence, la supposition qu'il avait été envoyé en Dalmatie par le Pontife romain, en ce qui concerne les martyrs salonitains de l'époque de Dioclétien, nous pouvons assurer, en toute certitude, qu'ils étaient Orientaux. Les monuments épigraphiques découverts en Dalmatie, et datant du IV^e au VI^e siècle, mentionnent un grand nombre de chrétiens d'origine orientale, pour certains desquels des stèles funéraires écrites en grec nous renseignent exactement sur leur lieu d'origine (montagnes d'Apamée en Syrie, Nizibis en Mesopotamie). Il faut signaler cependant que toutes les inscriptions officielles - tant salonitaines que d'autres communautés chrétiennes de Dalmatie - sont rédigées en latin. L'appartenance ethnique des martyrs susmentionnés, qui allaient bientôt devenir les piliers et la gloire de l'Eglise de Dalmatie, a pourtant eu des conséquences déterminées. Parmi les monuments architectoniques de la Salone paléochrétienne occupe une place à part le mausolée qu'une certaine matrone Asclepie a fait élever pour l'ensevelissement du martyr Anastase, ainsi que pour elle-même et son mari. Se composant d'une crypte pour les sarcophages et d'une salle supérieure dans laquelle avaient lieu les rites du culte funéraire, ce mausolée est d'une importance fondamentale pour l'étude des martyriums. Si nous laissons de côté cette importante question et attirons l'attention uniquement sur l'apparence extérieure du mausolée d'Anastase, nous remarquerons que ses contreforts robustes ne sont pas là pour des raisons de statique étant donné que les murs sont plus que suffisamment épais. Il s'agit, visiblement, d'un motif décoratif qui est, comme on le pense, caractéristique de l'architecture mésopotamienne. L'appartenance ethnique des chefs de l'Eglise salonitaine de l'époque des persécutions a certainement conditionné l'apport de ce motif à Salone. Mais le mouvement des vagues sur lesquelles naviguent les styles artistiques d'une région à l'autre et d'une époque à l'autre, ne s'est pas arrêté là. On sait que l'architecture paléochrétienne en général, et le mausolée d'Anastase en particulier, ont servi dans ces régions de modèle d'inspiration aux formes caractéristiques de l'architecture ultérieure appelée «paléocroate». En conséquence, ces petites églises des IX^e, X^e et XI^e siècles, dont les murs extérieurs sont décorativement pourvus de contreforts, doivent la genèse de cet élément morphologique aux lointaines influences culturelles qui, venant de l'Orient, ont inondé ce littoral pour aller ensuite plus loin vers l'Ouest, jusqu'en Espagne où ont été trouvés des monuments architectoniques du VI^e s., presque complètement identiques au mausolée d'Anastase situé dans la nécropole de Marusinac à Solin.

De même que dans les autres provinces de l'Empire, la période qui suit l'Edit de Milan représente une époque d'intensive évangélisation, de consolidation organisationnelle et matérielle des communautés chrétiennes et, finalement, de leur victoire sur le paganisme. La résistance à l'expansion du christianisme venait, entre autres, des nombreux

croyants des diverses religions à mystères et puis, également, de la population illyrienne indigène qui conservait ses anciennes traditions, particulièrement dans l'arrière-pays montagneux et souvent difficilement accessible. Mais, que le christianisme y ait aussi pénétré immédiatement après l'Edit de Milan, on peut le conclure, d'après une donnée fournie par Saint Jérôme, le plus grand intellectuel que ces régions-ci ont donné à la civilisation chrétienne. Ce Père de l'Eglise dit, de lui-même, qu'il est né de parents chrétiens à Stridon, sur la frontière dalmato-pannonienne. La localisation exacte de cette petite ville n'est pas déterminée, mais il est évident qu'elle était située quelque part, loin dans l'arrière-pays de la province de Dalmatie et que s'y trouvaient des chrétiens aux environs de l'année 340, lorsque naquit Saint Jérôme. On pourrait se faire une idée du drame que furent les luttes contre le paganisme d'après les vestiges archéologiques qui témoignent de la passion et de l'ardeur avec lesquelles les chrétiens anéantirent, après leur victoire, les sanctuaires et symboles de leur adversaire vaincu. De ces luttes parle aussi, à sa manière, une légende qui a également été notée par Saint Jérôme et qui est liée au territoire de l'antique Epidauré, donc précisément à la contrée de l'actuel Dubrovnik. Cette légende raconte que Saint Hilarion est venu ici des déserts palestiniens et qu'il a libéré le peuple de grands malheurs en tuant un énorme serpent, appelé Boas par les indigènes, et qui ravageait toute la région. Déjà, Arthur Evans, l'éminent découvreur de la civilisation crétoise, en parcourant ces régions dans sa jeunesse, a donné une interprétation de la légende en tant que victoire du christianisme sur le serpent d'Esculape, c'est-à-dire sur le paganisme. Il ne faut pas, cependant, oublier que le serpent était l'animal-totem du peuple illyrien, et que la légende en question pouvait être aussi une réminiscence allégorique de la victoire du christianisme sur le paganisme de la population illyrienne autochtone.

Il est particulièrement intéressant et important d'étudier de quelle façon le littoral adriatique oriental, avec son arrière-pays, acceptait le christianisme et ses rites. Les résultats d'une telle étude pourraient être appréciables, dirais-je, non seulement pour l'histoire de la basse Antiquité, mais aussi pour l'histoire médiévale de ces régions. Tout imprégné de rites illyriens préhistoriques - particulièrement de ceux du culte funéraire - ainsi que des éléments des religions antiques à mystères, et se trouvant dans des situations géographiques difficilement contrôlables par les centres gouvernementaux et religieux (nous pensons, avant tout, à l'arrière-pays coupé par les montagnes), le christianisme d'ici était un sol fertile pour l'extension et l'exubérance des diverses hérésies qui déchiraient la chrétienté naissante. C'est sous cet aspect, peut-être, qu'il faudrait considérer aussi le contenu de la lettre écrite au début du V^e s. par le Pape Innocent I^{er} à «*Laurentio episcopo seniensi*». Le Pape prie l'Evêque de veiller sur la pureté de la foi de ses fidèles, étant donné que dans son évêché s'est réfugié un groupe d'hérétiques Photiniens, sous la

conduite d'un certain Marc. Il a de bonnes raisons de voir dans le destinataire de la lettre pontificale l'Evêque de la ville de Senia, l'actuel Senj, sur le littoral croate. Depuis le Moyen Age jusqu'aujourd'hui l'Evêché de Senj a englobé non seulement la bande côtière, mais aussi l'arrière-pays montagneux de la Lika actuelle. Cela devait être ainsi dans l'Antiquité, et il est permis de penser que les hérétiques condamnés se sont enfuis précisément sur les pentes difficilement accessibles du Massif du Velebit, afin de se sentir mieux protégés contre des persécutions éventuelles. Quant aux hérésies qui ont ébranlé la vie religieuse et politique de la basse Antiquité - sauf l'arianisme dont nous parlerons particulièrement - on pourrait, avec raison, conjecturer que le manichéisme était aussi répandu en Dalmatie et dans les provinces limitrophes du Nord-Est des Balkans. On pourrait arriver à cette conclusion, non seulement d'après une inscription connue de Salone (rappelons que les inscriptions manichéennes sont extrêmement rares) mais aussi, indirectement, d'après deux sources littéraires. Si Saint Nicéas de Remesiana (antique siège d'un évêché de Serbie orientale) parle du manichéisme dans plusieurs de ses oeuvres, et que l'Archevêque de Constantinople écrit, en 437, une lettre aux évêques de l'Illyrie orientale dans laquelle il attire leur attention sur les erreurs des Manichéens et des Nestoriens, alors il est permis de conclure qu'il s'agissait de milieux où des Manichéens se trouvaient réellement. Si je fais ressortir ce point, précis c'est qu'il s'agit là d'un problème qui pourrait être important en ce qui concerne la fameuse hérésie de la Bosnie médiévale, à savoir le bogomilisme qui, comme le manichéisme, avait pour base la doctrine dualiste. La genèse du bogomilisme en Bosnie est généralement interprétée comme provenant des fugitifs pauliniens qui, d'Asie Mineure - et, respectivement, de la partie orientale des Balkans - sont arrivés en Bosnie, persécutés par les autorités byzantines, bulgares et serbes. A cette interprétation, qui est juste, nous pourrions ajouter, à mon avis, la supposition qu'à la formation de l'hérésie des Bogomiles en Bosnie a aussi contribué la couche antique du manichéisme et, peut-être qui le sait l'arianisme qui avait pu se conserver, sous une forme quelconque, comme survivance des temps ostrogoths en Dalmatie. Ces couches, qui subsistaient de façon latente et que l'orthodoxie chrétienne n'a jamais pu complètement effacer, se sont superposées dans la population illyrienne, plus ou moins romanisée, qui vivait dans la région montagneuse de l'arrière-pays (appelée »Vlasi«). Cette population, slavisée au cours du Moyen Age, a tout de même longtemps conservé les traits de son individualité particulière et intéressante. En acceptant le christianisme, la population illyrienne y apportait plusieurs éléments de ses traditions religieuses préhistoriques dont, de façon impressionnante, parle une dalle en pierre que j'ai découverte il y a une vingtaine d'années dans les environs de Sinj: au lieu du motif floral des autres régions chrétiennes, ici,

entre les bras de la croix, symbole de la nouvelle religion, se trouvent de grands cercles concentriques pour lesquelles il ne m'a pas été difficile de démontrer qu'ils représentaient la divinité solaire de la civilisation préhistorique de ces régions.

L'infiltration des traditions païennes a été particulièrement intensive dans le domaine du culte des morts. D'ailleurs présent sur tout le bassin méditerranéen, ce phénomène, à en juger d'après les trouvailles archéologiques, est de loin le plus répandu précisément dans ces contrées-ci et puis en Afrique, où Saint Augustin condamne très sévèrement les excès auxquelles on se livrait dans les rites funéraires et auxquels - soit dit en passant - sa mère Sainte Monique avait aussi participé dans sa jeunesse. A Salone ont été trouvées de nombreuses dalles funéraires présentant des creux en forme d'assiettes plates, qui servaient aux offrandes rituelles et pour les repas sur les tombes. Au même groupe de plaques funéraires (dites »piscinae«) appartient un exemplaire luxueusement décoré qui, par sa forme, rappelle les dalles analogues servant encore de tables dans certains monastères de Mont Athos. Les situations archéologiques à Salone indiquent qu'une telle coutume païenne se partiquait non seulement sur les tombes de gens quelconques, mais aussi sur celles des martyrs ce qui, de la façon la plus claire, est confirmé par la tombe des cinq martyrs ensevelis dans la nécropole salonitaine de Kapljuč. Salone a ainsi offert un précieux matériel pour l'explication de la genèse et du développement du culte des martyrs qui, on le sait, grâce à l'attrait de ses rites (processions, pèlerinages, distribution de reliques, etc...) était l'une des forces motrices au sein de la jeune société chrétienne. Le rituel funéraire dont nous parlons n'était pas seulement constitué par des repas, mais aussi par des chants et des danses, comme nous en informent expressément les Pères de l'Eglise. Que de telles danses rituelles se soient pratiquées justement dans ces régions, et sans interruption depuis la préhistoire jusqu'à la fin du Moyen Age, nous en voyons la preuve dans les représentations de ces danses, tant sur les monuments funéraires de l'époque antérieure au christianisme (urnes iapodiques), que sur ceux de la Bosnie médiévale (stećci), donc pendant presque deux mille ans. Disons, pour terminer, que le mélange du christianisme et du paganisme est, pour ainsi dire, resté présent dans ces régions jusqu'aujourd'hui (la mise de nourriture sur les tombes, par exemple). Je profite de cette occasion pour révéler un détail qui, me semble-t-il, n'a pas été noté, et qui m'a été confié par notre défunt collègue Dimitri Sergejevski. Cet éminent archéologue qui a parcouru chaque coin et recoin de la Bosnie-Herzégovine avait, une fois, passé la nuit dans une maison paysanne égarée dans la montagne, quelque part, si je me souviens bien, au-dessus de Konjic. S'éveillant de bonne heure le matin il aperçut la ménagère qui se tournait vers l'Est, adorant le soleil qui venait de se lever. Lui ayant demandé ce qu'elle faisait, elle répondit qu'elle s'inclinait »devant Dieu qui venait de naître«. Il s'agissait évidemment de la survivance d'une

très ancienne croyance qui plongeait ses racines dans les siècles de l'Antiquité - et même, ce qui est plus vraisemblable, de la préhistoire.

Après l'Edit de Milan, en Dalmatie - comme ailleurs - eut lieu une période pendant laquelle, à côté d'hésitations politiques et d'incertitudes doctrinales, se développa un processus de renforcement organisationnel et matériel des communautés chrétiennes. Il me semble nécessaire de m'arrêter sur un des aspects de ce processus qui me paraît particulièrement révélateur. Je pense aux altitudes prises par les communautés chrétiennes en Dalmatie, en premier lieu par l'Eglise salonitaine, en ce qui concerne la lutte contre l'orthodoxie et les grandes hérésies de l'époque.

Il est bien connu que la Pannonie Inférieure, avec laquelle la province de Dalmatie avait une frontière commune au Nord-Est, était au milieu du IV^e s. le théâtre principal de la lutte entre l'orthodoxie et l'arianisme et que les évêques de là-bas, Germinius, Ursacius et Valens, étaient les coryphées de cette hérésie laquelle, au sein de la Chrétienté, représentait la première grande rébellion du rationalisme contre le dogme. Si nous rappelons, en outre qu'à la même époque, à Sirmium, ville principale de la Pannonie Inférieure, se trouvait aussi l'évêque Fotin, fondateur d'une hérésie à part qui niait la distinction des personnes dans la Trinité, alors il ne paraîtra plus du tout surprenant - ne fût-ce que pour les seules raisons de proximité géographique - que les reflets de cette situation, dont les controverses théologiques pouvaient être souvent un paravent pour la confrontation d'antagonismes politiques, se soient aussi exprimés sur la côte orientale de l'Adriatique. Nous en avons les premières données à propos du Concile de Sardinique (en l'an 343). A ce Concile s'est produit une sécession des évêques ariens qui, à cette occasion, ont écrit une encyclique spéciale et l'ont envoyée à un certain nombre de leurs collègues n'ayant pas assisté au Concile. Etant donné que parmi ces évêques se trouvait aussi Maxime, évêque de Salone, on pourrait conclure que l'Evêque sus-mentionné de la capitale dalmate était considéré, sinon comme un ardent adepte, du moins un sympathisant de l'arianisme. Qu'il ne se soit pas seulement agi du cas personnel de Maxime, mais de quelque chose de plus objectif, on pourrait en conclure que, peu après Maxime, un autre évêque salonitain, Leontius, fut condamné par le Synode de Milan pour attitude hérétique, évidemment arienne; plus tard, cependant, le Pape Damas, par décision personnelle, l'accepta dans sa communion. Ce geste du Pape donna lieu à de sévères critiques de la part des adversaires du Primat du Pape, mais il fut bénéfique pour les rapports ultérieurs entre Rome et Salone, respectivement avec l'Eglise de Dalmatie. On suppose, à cet égard, que Leontius et ses successeurs s'engagèrent dans la liquidation de l'arianisme sur leur territoire, ce qui a probablement contribué à ce qu'au début du IV^e s. le Pape ait envoyé le pallium à Salone, en d'autres termes que l'Evêque de Salone ait été nommé comme métropolitain de la vaste province de Dalmatie. Les liens au moyen desquels Rome essaya de s'attacher la

Dalmatie semblent aussi attestés par le fait que, dans la basilique cimetériale de Manastirine, où avait été enseveli le corps du martyr Domnius, a été trouvé un petit cercueil en plomb et une inscription mentionnant la mémoire de l'Apôtre Pierre, ce qui signifie que des pseudo-reliques du Prince des Apôtres y ont été apportées de Rome. De même, on peut supposer avec raison que le fameux reliquaire de Pula fut exécuté à Rome et apporté sur ce littoral. En faveur d'un atelier de Rome parlent les colonnes torsées apparaissant sur l'une des scènes de ce reliquaire, étant donné que les vraies colonnes de cette forme, plutôt rares, se trouvaient dans la basilique constantinienne de St-Pierre à Rome.

Un aspect particulier des rapports de ce littoral avec le monde occidental est illustré par le cas de Glicerius, avant dernier souverain de l'Empire romain d'Occident. Après avoir été chassé du trône par Julius Nepos Glicerius s'est perdu à Salone et est devenu Evêque de la ville ce qui, du point de vue historique, rehausse en un certain sens la dignité du siège de la Métropole dalmate. Mais, quand on considère que Julius Nepos lui-même, chassé par Odoacre et confiné dans le Palais de Dioclétien, est tombé sous les coups de sicaires loués, selon certains auteurs, par Glicerius alors non seulement le Palais de Dioclétien mais aussi celui de l'évêque salonitain se placent parmi les scènes traqu岸e, la percée contemporaine des formes architectoniques byzantines

Les détails que je viens de mentionner ne signifient pourtant pas que la Dalmatie dans ses contacts ecclésiastiques et religieux ne s'acheminait que dans une seule direction. Les nombreuses ampoules de Saint Menas, de même que l'inscription grecque sur une plaque de marbre, portant le nom de ce saint, rappellent des pèlerinages de ces contrées pour l'Egypte. De même, le fait que des évêques africains chassés par les Vandales trouvèrent refuge sur la côte dalmate ne fut pas le résultat du hasard. Les relations avec l'Eglise d'Afrique sont mentionnées dans la correspondance que Saint Augustin échangea avec l'évêque salonitain Hesihius, de même que nous pouvons imaginer les liens avec Constantinople d'après la correspondance du même Hesihius avec Saint Jean Chrysostome. Le fait que, sur ce territoire, à l'époque paléochrétienne, la représentation du Christ ne se résout qu'au moyen de symboles et non par une iconographie réelle, pourrait être une indication dans le sens de l'existence, au moins dans des structures hiératiques déterminées, d'une mentalité religieuse presque orientalisante. Un grand nombre de monastères construits le long du littoral dès la fin du IV^e s. sont la conséquence de relations directs avec l'Orient, et l'institution du chorévêque, dont témoigne une inscription de Salone, est une imitation de forme de l'Eglise d'Orient. Et de même qu'au début du V^e s. l'évêque de Salone était nommé métropolitain par Rome, un siècle plus tard, il recevra le titre d'archevêque mais, cette fois, de Constantinople. Cette attention accordée au métropolitain dalmate par le siège de l'Empire romain d'Orient avait une signification politico-religieuse, particulièrement parce qu'alors le

pouvoir ostrogoth s'était imposé en Dalmatie et, avec lui, l'hérésie arienne dont les recherches archéologiques ont permis de découvrir à Salone le baptistère et la basilique; en témoigne aussi une inscription écrite en runes germaniques sur l'une des colonnes d'une basilique en Bosnie centrale. Une preuve, singulièrement suggestive, des influences byzantines culturelles sur ces côtes à cette époque, se retrouve dans la fait que la basilique méridionale de l'ensemble du centre épiscopal de Salone fut, au milieu de la première moitié du VI^e s., complètement reconstruite, non pas sous la forme basilicale d'alors, mais en forme de croix grecque, ce qui représente la première apparition d'architecture byzantine en Dalmatie. Je prends la liberté d'éclairer cette apparition par un nouveau point de vue. A l'époque susmentionnée, où l'on édifiait à Salone l'église en forme de croix grecque, se construisait à Ravenne l'église San Vitale dont nous savons le projet avait été élaboré à Constantinople. En conséquence, la percée contemporaine des formes architectoniques byzantines à Ravenne et à Salone doit, à mon avis, être considérée comme une influence culturelle ayant précédé l'intervention politico-militaire de Byzance, et la chute du pouvoir ostrogoth en Italie et en Dalmatie. C'est de cette influence culturelle byzantine qu'est également né - bien que pour être de courte durée mais brillante et très caractéristique - le phénomène historico-culturel que notre inoubliable collègue E. Dyggue a appelé l'adriobyzantinisme. L'impression authentique de l'espace et des réalisations artistiques de cette phase adriobyzantine nous est encore offerte par des monuments magnifiquement conservés tant à Ravenne sur le littoral occidental qu'à Poreč sur la côte orientale de l'Adriatique.

Se trouvant à l'intersection de deux mondes, l'Eglise de Dalmatie adoptait des attitudes dont on ne peut pas dire qu'elles étaient toujours dictées par l'opportunité du moment historique. Et même, par la conduite de son métropolitain, cette Eglise a souvent manifesté - et cela, dirais-je, davantage au VI^e s. qu'auparavant - une attitude indépendante s'opposant à la volonté du Pape à Rome et à celle de l'Empereur à Constantinople. Lorsque le Pape Gelasius demande à l'Evêque de Salone, Honorius, de s'employer énergiquement pour qu'en Dalmatie ne se répande pas de nouveau l'hérésie pélagienne, celui-ci, semble-t-il, s'engage dans ce sens mais dans sa correspondance avec le Pape il montre qu'il préfère recevoir des requêtes plutôt que des ordres sous forme de directives. Au milieu du VI^e s. le métropolitain dalmate Frontinianus n'accepte pas plus que certains autres évêques de l'Eglise occidentale les décisions du Concile concernant la fameuse controverse des Trois Chapitres causant ainsi un véritable schisme et une rupture avec Rome. Une telle attitude, étant donné qu'elle était dirigée tant contre le Pape que contre l'Empereur, a valu à Frontinianus d'être exilé en Egypte, mais il n'était pas le seul à être pareillement impliqué. D'après les lettres qu'une vingtaine d'années après la mort de Frontinianus le Pape Grégoire le Grand adressa au dernier évêque de Salone Maxime qui, lui aussi, s'était ouvertement,

pendant quelque temps, révolté contre Rome (mais cette fois avec le soutien de l'Empereur), on voit qu'il y avait encore assez de partisans de Frontinianus en Dalmatie.

Il est intéressant de mentionner, pour finir, qu'au début du X^e s., donc trois siècles après la chute de Salone et dans une constellation ethnique absolument nouvelle, les évêques des villes du littoral oriental de l'Adriatique étaient du côté du Patriarche de Constantinople, ce qui est particulièrement important étant donné le grand schisme de l'époque. Il a fallu beaucoup d'habileté diplomatique, et aussi le soutien du Roi Croate Tomislav, pour qu'au Synode provincial de Split, en 925, Rome réussisse à s'attacher définitivement les évêques dalmates qui-faisons ressortir ce fait important - n'ont jamais cessé d'employer la langue et la liturgie de l'Eglise d'Occident, tandis que le clergé croate de l'époque, tout en utilisant dans la liturgie sa langue et son écriture («glagolica»), resta politiquement attaché à Rome.

Au cours des siècles ultérieurs, particulièrement avec l'arrivée des Turcs dans les Balkans, de grands changements politiques et religieux ont eu lieu à l'intérieur de l'ancienne province romaine de Dalmatie. Quant à l'étroite bande côtière, s'y sont ultérieurement presque toujours fait sentir de nombreuses et diverses influences, mais le fil essentiel qui se glissait à travers la vie culturelle de ce littoral, en particulier à travers la littérature et les arts plastiques, sortait de la pelote qui se dévidait à l'Occident. A cela ont concouru de nombreuses raisons parmi lesquelles l'orientation culturelle initiale du christianisme sur ces côtes a représenté, en tout cas, l'une des plus décisives.